Document généré le 25 avr. 2024 12:11

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Hans-Jürgen Greif
L'étranger, l'autre

Patrick Guay

Numéro 51, mars–avril–mai 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21574ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Guay, P. (1993). Hans-Jürgen Greif : l'étranger, l'autre. *Nuit blanche*, (51), 10–13.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

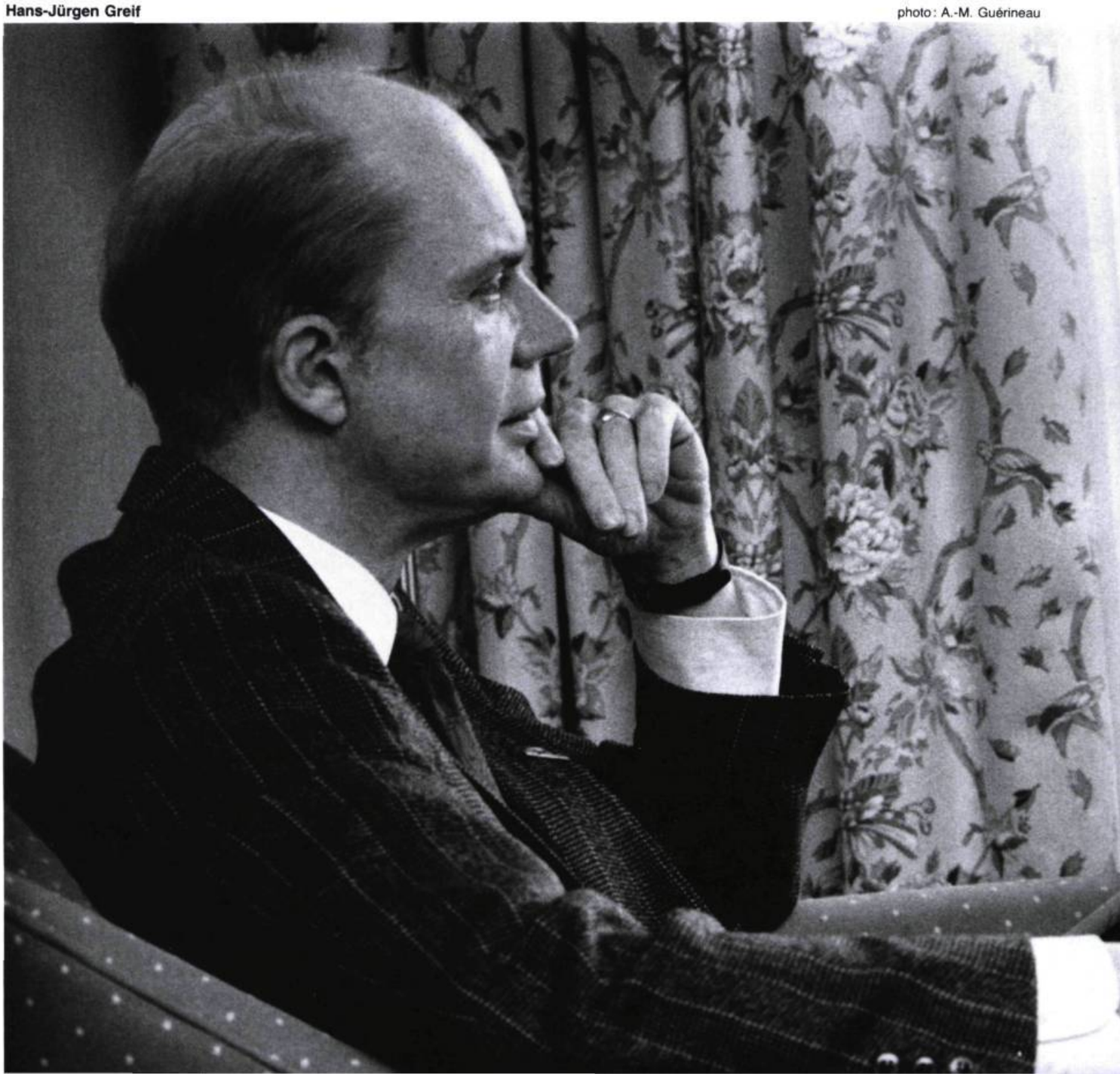
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hans-Jürgen Greif
L'étranger, l'autre

La parution chez Boréal de** Berbera**, est une invitation au voyage. On se doutait de la fascination exercée sur Hans-Jürgen Greif par les peuples du bassin méditerranéen, où nous entraînait un des plus saisissants récits de** L'autre Pandore**, son précédent livre. Cette fois, c'est à la découverte du Maroc et de ses habitants qu'il nous convie. Nous l'avons invité à nous livrer quelques-unes des clés de son dernier ouvrage ainsi que ses réflexions sur l'enseignement.

Hans-Jürgen Greif photo : A.-M. Guérineau



Nuit blanche : Les lecteurs de** Nuit blanche **se souviendront peut-être qu'en 1986 est paru, dans nos pages, sous le titre «Ne pas se pencher au dehors», le dernier chapitre de** Berbera. **Le roman tel qu'on le lit aujourd'hui existait-il déjà à ce moment-là?

Hans-Jürgen Greif: Tout d'abord, ce n'est pas un roman. Il s'agit d'une suite de tableaux, de récits, et effectivement l'ouvrage existait. J'ai publié ce livre en 1984, si je ne m'abuse, dans une maison autrichienne, et il a passablement bien marché.

Je me suis rendu compte en parlant à des Marocains qui l'avaient lu que le livre n'a pas vieilli, pas vraiment, que le monde islamique reste tel qu'il y est décrit. Mais, là encore je tiens à préciser, il s'agit moins du monde islamique que celui d'un peuple très ancien, au centre du Maroc : les Berbères. Et la ville de Meknès est en quelque sorte la capitale de cette région.

Ce livre d'un peu plus de cent pages ne prétend pas être un synopsis du monde islamique, pas plus qu'il ne prétend pénétrer ce monde, il reflète plutôt le regard de l'étranger sur un univers tout à fait particulier et délimité.

N.B. : Il s'agit moins d'une fiction que d'un travail d'ethnographe, si l'on veut.

H.-J.G. : C'est un peu cela, oui. Sauf que certaines scènes du livre ne correspondent plus exactement à la réalité. Car j'ai préféré la superposition de situations similaires à la description répétitive.

N.B. :** Berbera **ne doit donc pas être considéré comme un roman. Cette appellation convient-elle mieux à** L'autre Pandore**?

H.-J.G. : Non. Je me suis inspiré un peu de Boccace en fabriquant pour ***L'autre Pandore*** une espèce de cadre dans lequel une femme reçoit plusieurs hommes chez elle. Ils vont manger — cadre typique d'ici — et ils vont se raconter des histoires tout aussi loufoques les unes que les autres.

N.B. : Il arrive que vos récits sont nettement teintés d'étrangeté, de réalisme fantastique. L'écriture proprement fantastique vous attire-t-elle?

H.-J.G. : Non, je ne dirais pas. J'ai été guidé pendant très longtemps par une préoccupation propre à une période bien précise de la littérature allemande, les années 20, et surtout par Kafka. Dans ***L'autre Pandore***, invariablement, au début, prend place une situation tout à fait ordinaire, *normale*, puis d'un seul coup tout glisse dans l'irréel, l'esprit dérape, il y a ce qu'on peut appeler un revirement, la situation telle que vous la connaissez devient folle, quelque chose ne marche plus, comme cela se produit souvent dans la vie. Il faudrait rendre la vie un peu plus drôle. Je crois que nous sommes tous beaucoup trop raisonnables.

N.B. : Une chose m'a frappé à la lecture de vos deux ouvrages : aucun de vos narrateurs n'a de nom ou de prénom.

H.-J.G. : Parce que je crois que le narrateur n'est important que dans la mesure où il tient le texte. Ce qui compte pour moi, ce sont les conduites des autres et comment ils agissent sur le narrateur.

D'ailleurs sans qu'il le dise, le narrateur est encore beaucoup plus retiré dans ***Berbera*** que dans le livre précédent, où il y a de véritables prises de position. Dans ***L'autre Pandore***, les narrateurs disent : «J'ai vraiment trouvé crétin ce que tu as raconté là, je ne suis pas du tout d'accord», ou bien, «Oui, c'est vraiment ce que je pense aussi». Dans ***Berbera***, j'ai voulu procéder avec beaucoup de soins, sans jamais trop appuyer, parce que j'étais en terrain inconnu. Il se peut fort bien qu'un Marocain pense «mon Dieu, je ne savais pas qu'on nous percevait de cette manière». Et je ne veux pas le blesser, car c'est profondément inutile de blesser les gens. Par conséquent ce livre n'est ni un aveu, ni une prise de position. Je refuse qu'on m'accuse d'avoir dit que les Marocains ou les Berbères sont ceci ou cela. Je les prends pour ce que je connais d'eux tout simplement. ▸

«Leurs visages s'étaient transformés, leurs lèvres se durcissaient en des minces lignes, leurs yeux prenaient une expression nouvelle, leurs regards mesuraient je ne sais quoi, bientôt rien ne resta du vernis citadin. C'était comme s'ils avaient enlevé un masque destiné à nous accueillir, nous, venus d'ailleurs. Ils étaient chez eux, cette terre leur appartenait, et j'éprouvais une autre fois la sensation d'être exclue d'un monde qui me resterait fermé à jamais.»

L'autre Pandore, p. 131.

«Le goût des voyages, je l'ai toujours eu. Enfant, j'adorais m'asseoir à côté de mon père, lire sur une carte et lui dicter ce qu'il fallait faire, lui dire ce que j'avais appris dans mes classes de géographie. Je lui montrais des dessins d'îles lointaines et souvent imaginaires, je rêvais de cieux plus cléments que celui de mon pays natal, gris et sombre en hiver, trop pâle en été, de bêtes insolites en liberté.»

L'autre Pandore, p. 166.

«Que de fois ne me suis-je pas dit combien la vie serait facile si nous pouvions lire la pensée de l'autre, rien qu'une fois, et savoir si l'autre nous aime ou pas. Car tout est dans cette certitude vitale du départ. Pendant un moment, nous croyons ce que nous voulons bien voir, et puis, il y a le premier signe d'éloignement que nous écartons d'un revers de la main. Nous appelons cela des humeurs, des effets d'une fatigue momentanée, et puis cette tristesse nous gagne peu à peu ou nous croyons perdu quelque chose d'important sans trop savoir quoi, ni comment, ni où.»

L'autre Pandore, p. 101,102.

«Elle me jeta un coup d'œil pénétrant, identique à celui que j'avais si souvent remarqué chez les gens d'ici: ils nous regardent, ils savent déjà tout de nous, on dirait presque qu'ils nous flairent des yeux, ils découvrent les replis de notre visage et nous avons le sentiment d'être nus. Leur regard ne soupèse pas; il sait.»

Berbera, p. 26.

«Je savais maintenant pourquoi la scène vue quelques minutes plus tôt soulevait encore ma répulsion. Ni les coups assenés à l'animal, ni le sang ou la blessure ne pouvaient en être la cause. Elle provenait plutôt du silence dans lequel tout s'était passé, de la distance que la glace de la fenêtre creusait entre moi et l'événement».

Berbera, p. 138.

«Je me sentais à l'étroit dans ce réduit, en compagnie de cette femme qui semblait peu à peu remplir la pièce lui appartenant à elle seule tout comme son fils et la famille de ce dernier lui appartenaient. Sa voix me donnait le vertige, je me sentais faiblir et me persuadais que le repas avait été trop lourd ou que je manquais d'air frais. Je commençais à craindre cette voix hypnotisante dont la basse mélopée éveillait en moi une sensation de totale impuissance.»

Berbera, p. 41.

N.B.: C'est votre regard d'Européen qui...

H.-J.G.: D'Européen et de Nord-Américain. Ils m'ont demandé d'où je venais. J'ai répondu que je vivais au Canada, au Québec plus précisément, ce qui était à leurs yeux absolument exotique. Ils ont voulu savoir ce que je faisais dans la vie. Je leur ai dit que j'étais professeur à l'université. Ils savent qu'un professeur d'université écrit des livres et, pour eux, écrire des livres, être écrivain, s'avère tout à fait particulier. Ici, un écrivain, c'est un homme qui fait un travail comme un autre, souvent très mal payé — beaucoup de très bons écrivains arrivent de peine et de misère à gagner leur vie. Là-bas, un écrivain c'est quelqu'un d'unique parce qu'il est *inspiré*.

D'ailleurs cette perception se retrouve dans tout le bassin méditerranéen: les écrivains, les poètes — *surtout* les poètes — sont des gens inspirés et, en Grèce, pour ne nommer que ce pays, l'inspiration vient directement de Dieu. Ils étaient extrêmement flattés de pouvoir me parler et ils le faisaient volontiers; je sentais qu'ils avaient un désir réel de me montrer qui ils étaient, ce qu'ils vivaient, quels étaient leurs difficultés, leurs peines, leurs plaisirs.

***N.B.: J'ai certaines scènes à l'esprit, par exemple celles des enfants qui jouent les estropiés, de la bande d'aveugles terroristes, du tapis à l'apparence trompeuse: ce jeu des faux-semblants, on le retrouvait déjà, différemment exploité toutefois, dans** L'autre Pandore.*

H.-J.G.: Toutes ces scènes sont des métaphores. Nous voyons quelque chose de tout à fait différent, de loin, nous sommes fascinés *parce que* c'est différent. Nous sommes toujours attirés par ce que nous ne connaissons pas, ... moi en tout cas. Je sais que beaucoup de gens ont peur de l'inconnu. Quant à moi, j'aime trop les chats pour ne pas leur ressembler un peu: dès le moment où quelque chose que je ne connais pas bouge, je m'approche. Il peut y avoir, effectivement, un sentiment de profonde *déception* de ma part.

Le registre change avec les enfants. Je n'étais pas déçu, j'étais étonné. Je me suis dit: «C'est incroyable, ces pauvres petits bougres difformes, déformés, il faut leur faire l'aumône». Mais dès qu'ils ont vu que je n'étais ni menaçant ni désagréable avec eux, ils m'ont dévoilé leur jeu — c'était la blague, c'était extrêmement drôle.

Par contre, je n'oublie jamais ces deux personnages *presque* comme cela dans la réalité: un petit garçon et une petite fille d'une beauté renversante. Eux, ils ne jouaient à rien du tout. Ils étaient d'une dignité extraordinaire. J'étais tellement touché par leur beauté que je ne pouvais pas leur refuser la charité.

«C'était donc cela le 'sanatorium', un refuge pour des lépreux qui n'en sortiraient plus jamais. Peut-être est-ce par peur de la contagion que je me dirigeai alors vers les jardins, ou bien pour ne pas voir encore plus de malades aux membre mutilés. Je ne pouvais supporter cette façon de se comporter comme si ce repas eût pu être le dernier. À ce moment, je regrettai l'hôtel au caractère européen qui m'apparaissait comme une île où je pourrais fuir toute ces étrangetés et ces choses jamais vues jusqu'ici.»

Berbera, p. 14.

Création et enseignement

N.B.: Vous êtes professeur et écrivain. Assurément les connaissances de l'un nourrissent l'autre. Mais un certain bagage théorique ne nuit-il pas à la création?

H.-J.G.: C'est un peu dangereux. Il est clair que ce que vous connaissez de la structure narrative, des théories narratologiques (par exemple *Figures III* de Gérard Genette) revient immédiatement lorsque vous constatez que vous venez d'écrire une analepse, une prolepse, etc. Cela peut vous aider à éviter certaines erreurs ou vous amener à une sécheresse à l'intérieur du récit. D'où le danger!

J'en ai parlé avec un collègue — vous savez que 40 % de la production littéraire revient à des professeurs d'université. Ce qui est énorme! — qui m'a dit: «Il faut que je me violente, que j'oublie tout et que je me concentre sur ce que je veux dire». C'est extrêmement difficile, mais on devient parano, un peu, on divise...

N.B.: Par ailleurs, ce bagage vous profite sûrement à certains moments.

H.-J.G.: Comment dire? Une fois le texte terminé, je le laisse reposer pendant un bon bout de temps. J'essaye ensuite de le relire — *j'essaye*, dis-je bien

— comme s'il était de quelqu'un d'autre, donc en me montrant le plus implacable possible. Conclusion: j'ai jeté pas mal de textes.

N.B.: Que pensez-vous de l'actuelle «crise de l'enseignement»?

H.-J.G.: J'ai fait partie pendant longtemps de l'administration de la Faculté[1]. J'ai aussi donné pendant six années des cours de traduction du français à l'allemand, un cours très technique, mais les étudiants, dans l'ensemble, étaient extrêmement motivés et bien formés. Comme partout, certains individus ne sont pas à leur place, mais enfin... Je n'ai donc pas eu l'occasion d'enseigner la littérature française depuis six ans. Je vais recommencer cet automne avec, justement, un cours sur la nouvelle fantastique française. Je suis très curieux de connaître mon auditoire. Il y a des collègues qui disent que le niveau baisse constamment. Je ne sais pas, il faut que je voie...

N.B.: Vous croyez que cela a pu changer énormément en six années?

H.-J.G.: Six années c'est vraiment beaucoup. J'ai vu, par exemple, vers le milieu des années 70, une dégringolade effarante en l'espace de deux ou trois ans. J'avais d'abord eu une clientèle qui sortait tout droit des collèges classiques et, d'un seul coup, une autre qui sortait des cégeps (et je ne veux pas dire que les cégeps faisaient du mauvais travail), une clientèle dont les professeurs étaient d'anciens soixante-huitards ou se prenaient pour tels. Alors des valeurs comme la discipline ou la persévérance n'existaient pas ou ne correspondaient plus à ce que nous exigions dans une université. Les gens doivent réaliser qu'on ne devient pas critique littéraire ou spécialiste d'un champ théorique en restant sur son siège et en ne lisant rien du tout. Pour un littéraire, pour quelqu'un qui s'intéresse vraiment à la littérature, c'est impensable. Pour connaître la littérature, il faut lire constamment. C'était de bon ton alors de dire: «Les livres, je m'en moque». On se demande ce qu'ils faisaient dans une faculté des lettres.

N.B.: Vous avez lu le dernier Daniel Pennac?

H.-J.G.: Ce qui m'a fasciné dans ***Comme un roman*** (Gallimard), c'est le personnage du professeur assez astucieux pour *vendre* la littérature, mais qui la vend avec beaucoup de finesse. Il lit à ses étudiants, si je me rappelle bien, la première ou les deux premières pages du ***Parfum*** de Patrick Süskind et ils sont renversés. Or, comment ne pas être renversé par ce livre? C'est un texte absolument fascinant, splendide, encore sur les listes de best-sellers, six ans après sa publication en français [Fayard, 1986]. Intéresser les jeunes à la lecture, c'est vraiment tout ce qu'on veut.

N.B.: Ce qu'on leur propose, tant en littérature française que québécoise, est-il susceptible de les intéresser?

H.-J.G.: Au risque de paraître arrogant, je dirais que tout bon professeur réussira à intéresser son élève. Si le professeur *croit* en ce qu'il fait, l'élève y croira aussi. Ce n'est pas pour rien que les professeurs ont une année pour se ressourcer: à chaque cours vous donnez une partie de vous-même, ce que beaucoup d'élèves ignorent.

N.B.: Et qu'est-ce qui, comme lecteur, vous passionne le plus?

H.-J.G.: Quoique j'aime beaucoup le roman, j'ai une prédilection pour la nouvelle. Ce genre mal-aimé, a-t-on dit je ne sais combien de fois. En fait, les éditeurs n'aiment pas tellement la nouvelle, parce qu'elle se vend beaucoup moins bien que le roman, pour des raisons tout à fait incompréhensibles. Comment expliquer qu'on publie facilement une nouvelle dans un journal? Que le lecteur préfère lire la nouvelle dans le quotidien plutôt qu'en recueil? D'autre part, un lecteur aimera moins le roman-feuilleton sauf bien sûr s'il ne lit que pendant dix minutes chaque matin dans le métro. On peut comprendre que le découpage nuise au plaisir: vous venez à peine d'entrer dans une scène absolument passionnante que, hop!, c'est fini.

N.B.: Vous pouvez, en terminant, me parler de votre prochain livre?

H.-J.G.: Le prochain livre sera un recueil de nouvelles sans aucun lien entre elles — apparemment! Il y en aura un finalement, à la dernière (il y en a dix)... (silence et sourire amusé) — j'espère que le lecteur aura compris le lien qu'il y a entre ces nouvelles-là! ■

Entrevue réalisée par
Patrick Guay

1. Hans-Jürgen Greif a été, pendant six ans, vice-doyen aux études avancées et à la recherche à la Faculté des lettres de l'Université Laval.

Hans-Jürgen Greif a publié, en français, ***L'autre Pandore***, Leméac, 1990; ***Berbera***, Boréal, 1993.

Hans-Jürgen Greif
BERBERA
Boréal, 1993, 138 p.; 17,95 $

Comme il nous déroute l'étranger! On l'aperçoit sans le comprendre. Ses clés ne sont pas les nôtres. Son spectacle incompréhensible à prime abord déroute le *touriste*, le précipite dans un bouleversement, le rend *stoned*. Et je ne suis pas sûr qu'Hans-Jürgen Greif ne soit pas un étranger... même chez lui. Et dans le temps présent.

Il m'est arrivé de lire son livre comme un long, et pourtant trop bref, poème en prose sur l'étrangeté. Au sens de Camus. Une visite du Maroc en forme de contemplation par un ange voyageur, sidéré de voir ce que les hommes là-bas imaginent et vivent dans leurs corps, dans leur sensualité et dans leur nécessité. Hans-Jürgen Greif, l'ange voyageur, semble si peu s'incarner autrement que pour subir l'assaut de fièvres le pourchassant de Fès à Meknès. Ce monde étranger est pour lui une première fois invivable. Il y revient en compagnie d'un ami. Cette fois le pays l'accueillera et n'opposera de résistance qu'à l'ami. Pneumothorax!

Pour Hans-Jürgen Greif, par l'intermédiaire d'Alice, le Maroc s'ouvre comme une voie de pèlerinage. Quête mystique, recherche des souvenirs entêtés de l'Histoire. Au détour, on croise les êtres de chair et de sang du temps présent, la servante-prêtresse, l'homme qui murmure et chante l'amour à ses chevaux, les mendiants obséquieux et orgueilleux, tyranniques, les enfants beaux et piégés et un vieil uléma dont la foi transgresse le trop élémentaire des fois ordinaires.

Meknès, Moulay-Idriss, au paysage jumeau de celui mystique d'Assise, Volubilis, où gisent des souvenirs qui s'oublient, le voyage d'Hans-Jürgen Greif a heureusement été relaté pour nous prévenir de porter attention à l'éternité de l'émerveillement. Un livre qui n'aurait pas fait outrage à la collection «Blanche» de Gallimard. Cet ange *étranger* nous fait le cadeau d'un mage. ■

Jean Lefebvre